



# Incandescente

*On découvre enfin en France les "Carnets" où la poétesse russe consignait ses années d'exil, de misère, de passions. Avant de se donner la mort en 1941, à 48 ans.*

Une nuit de juin 1918, à Moscou, Marina Ivanovna Tsvetaeva note : « *J'ai la lune juste en face. J'essaie de l'attraper dans le miroir d'argent de ma bague.* » Tout Tsvetaeva est dans ces quelques mots. Son écriture ricoche sur chaque image, transfigure le réel et se déploie dans des genres différents : Mémoires, journal intime, poèmes, correspondance (1). Mais tous les lecteurs qui plongent dans l'œuvre de cette poétesse exceptionnelle comprennent d'emblée que son unité est précisément dans la discontinuité et la fragmentation. Enfin traduits en français, après avoir été interdits de publication jusqu'en 2000 par sa fille, les *Carnets* écrits par Tsvetaeva, entre 1913 et 1939, sur de petits calepins de couleur cerise ou crème, composent un extraordinaire atelier d'écriture. Des poèmes, bien sûr, mais aussi des scènes de rue, des notes parcellaires, des songes et des réflexions jetés dans l'urgence. C'est toute la vie de cette femme russe qui s'y déroule, heurtée, passionnée, toujours soutenue par la rage d'écrire. Il aurait d'ailleurs été difficile à Marina Tsvetaeva de composer autrement, tant sa vie fut jalonnée de drames et d'exils.

Née à Moscou en 1892 dans une famille aisée d'intellectuels, elle voyage beaucoup dès l'enfance, suivant sa mère tuberculeuse, dont la santé réclame l'air de l'Italie, de l'Allemagne ou de la Suisse. Elle publie des poèmes dès 18 ans et se marie à 20 avec un étudiant rêveur dont elle aura trois enfants. Deux ans après ce mariage, son mari, Sergueï Iakovlevitch Efron, part à la guerre, et, quand éclate la révolution russe, s'engage dans l'armée « blanche » contre-révolutionnaire, la laissant seule avec deux filles, dont une, Irina, mourra de malnutrition. Quand il fuit l'Union soviétique, en 1922, elle le suit, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, puis à Paris, en 1925, en banlieue précisément, où elle séjournera jusqu'en 1939. Là, immigrée russe, souvent seule avec son jeune fils, elle vivote de petites traductions, de contributions dans des revues qui paient chichement ou de lectures dans des

## A lire

**Les Carnets**, sous la direction de Luba Jurgenson, trad. du russe par Eveline Amoursky et Nadine Dubourvieux, éd. des Syrtes, 1128 p., 43 €. **Vivre dans le feu, Confessions**, établi par Tzvetan Todorov, trad. du russe par Nadine Dubourvieux, éd. Le Livre de poche, 732 p., 8 €. **Octobre en wagon**, trad. du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton, éd. Anatolia, 240 p., 18 €. **Est-ce que tu m'aimes encore ?**, correspondance avec Rainer Maria Rilke, trad. de l'allemand par Bernard Pautrat, éd. Rivages poche, 150 p., 8,50 €.

**MARINA TSVETAEVA : "LE QUOTIDIEN, C'EST UN SAC. PERCÉ, TU LE PORTES QUAND MÊME."**

soirées. Elle publie un peu, mais le milieu littéraire français ne lui accorde pas la reconnaissance qu'elle mérite. « *Sans lecteurs et sans livres* », à Clamart ou à Meudon, elle cherche des appartements à bas loyer et rêve à l'achat impossible de livres qu'elle n'aurait pu lire que le soir quand « *les soucis dorment* ». A la misère, d'autres soucis vont s'ajouter. Son mari, faisant volte-face, sert désormais le NKVD, la police politique soviétique, et est compromis dans l'assassinat d'un opposant. Quand il est exfiltré en URSS, en 1939, elle le suit encore. A Moscou d'abord, puis, en raison de l'avancée des troupes allemandes, en Tatarie. Epuisée, elle se donne la mort le 31 août 1941. Deux mois plus tard, son mari est exécuté par le régime stalinien ; et son fils, parti volontaire au front, sera tué en 1944, comme plus de vingt millions de ses compatriotes.

Marina Tsvetaeva a toujours été ballottée par l'histoire. De la révolution de 1905, elle espère un ouragan salutaire. La guerre de 1914, elle la résume en trois mots : « *Les épérons jacassent.* » De l'autre révolution, celle de 1917, et de la guerre fratricide entre rouges et blancs, elle observe que les deux camps se partagent tout : des types « *adorables* » mais aussi les salauds et les mensonges. C'est que dans les guerres tous les morts se valent : « *Il était blanc - il était rouge : le sang l'a empourpré [...] la mort l'a blanchi.* » La Russie que cette étrange jeune femme de 24 ans décrit dans *Octobre en wagon* est d'abord un pays dévasté. « *Pauvre* » pour les uns, « *bourgeoise* » pour les autres, cette femme aux cheveux coupés court, que l'on dit « *orgueilleuse* », intrigue tout le monde et partage la vie de tous. « *Le quotidien des révolutions*, écrit-elle, *comme tous les autres pèse sur les femmes. Le quotidien, c'est un sac. Percé, tu le portes quand même.* » De tous ceux qu'elle croise dans les tramways, intellectuels en guenilles, soldats et ouvriers, elle note que tous « *fixent le vide* ». La révolution anéantit les frontières de classes « *non par la violence des idées*, estime Tsvetaeva, *mais par la détresse générale de Moscou en 1919 - par la faim, le froid, les maladies, la haine du bolchevisme* ».

Elle qui travaille au Commissariat du peuple aux nationalités se proclame « *hors classe sociale* », mais, comme les autres, est en quête de pain, de lait, d'œufs, de lard ou de pétrole pour se chauffer. Un motif de désolation ? « *Etre vaut mieux qu'avoir* », clame-t-elle. Qui est-elle en fait, une memorialiste ou une poétesse ? Elle dit éprouver la « *sensation du monde* », certaine qu'un poète, s'il n'est pas philosophe, « *sait aussi penser* ». Convaincue, surtout, que la poésie ne peut s'extraire de la vie sociale. Parmi ses aventures amoureuses, nombreuses, figurent des poètes, des musiciens, des peintres, des acteurs, des femmes. Des célébrités comme Rilke et Pasternak, Mandelstam ou Nicolas Gronsiki. Parfois simplement des rencontres, des « *idylles cérébrales* » qui inspirent une œuvre épistolaire passionnée. L'important est l'incandescence qu'elles autorisent. L'amour c'est une encre, une façon d'avancer « *sur le chemin du soupir* ». « *La passion sexuelle est avant tout un incendie de l'âme* », note-t-elle en 1917. « *Je ne suis pas une héroïne galante, je ne m'abandonne jamais à l'amant, mais toujours - à l'Amour* », assure-t-elle encore dans ses *Carnets* en 1918. Malgré les sollicitations de ses amis, elle s'est toujours refusée à devenir romancière, lassée d'avance à l'idée de passer des années avec les mêmes personnages. Elle ne se croit autorisée à ne demander « *à l'univers que quelques pâmoisons* ». Indifférente à la technique ou à l'esthétisme, elle ne se soumet qu'à la démesure. Le feu, qui revient si souvent sous sa plume, elle l'appelle de toutes ses fibres : « *En moi tout est incendie.* » Comme l'a écrit Tzvetan Todorov, « *il est rare de rencontrer un auteur qui donne à ce point l'impression d'avoir vécu et écrit en contact permanent avec l'absolu* ».

Marina Tsvetaeva voulait qu'on inscrivit sur sa tombe : « *Sténographe de la Vie. Vie avec majuscule, impérativement.* » Cette poétesse, plutôt sorbier ou vigne sauvage que fleurs en bouquet, a rempli la mission qu'elle assignait à tous les poètes : « *rebaptiser le monde* » ■ GILLES HEURÉ

(1) Elle est disponible notamment chez Gallimard, aux éditions des Syrtes et aux éditions Clémence Hiver.